

La vision écologique de l'homme biblique

Dans ce chapitre, nous étudierons les rapports qu'entretenaient les anciens Hébreux avec le milieu qui les faisait vivre, et plus particulièrement avec les plantes et les animaux. Il semble utile de rappeler tout d'abord que si l'on peut qualifier ces rapports de prédation, ils ne possédaient pas la même signification que celle qu'on peut leur donner aujourd'hui.

En effet, la nature était, pour eux, une création divine. Chaque espèce vivante, animale ou végétale, portait donc en elle une forme de déterminisme. Comme l'être humain était au centre de la création, toutes les formes qui poussent, qui changent, qui vivent et qui meurent étaient en rapport avec la vie et la mort des hommes. Bonnes à manger ou vénéneuses, domesticables ou sauvages, les autres espèces n'étaient pas là par hasard. Leur présence avait été voulue par la divinité pour interagir avec l'homme.

Nous distinguerons deux perceptions différentes de cette nature indispensable à l'homme. Faisant fi de la chronologie, nous commencerons par la vision rationnelle : la nature qui faisait vivre les Hébreux, celle qui se mangeait et qui leur permettait, pour reprendre une terminologie marxiste, de renouveler leur force de travail.

Mais cette nature domestiquée ne constituait que le pendant civilisé d'une nature beaucoup plus sauvage qui plongeait les hommes du Bronze et du Fer dans des craintes néolithiques. Ce sont ces images que nous étudierons dans un second moment, remontant ainsi le temps de l'histoire.

Mais cette recomposition de l'imaginaire des anciens Hébreux passe par un rapide rappel du milieu géo-climatique dans lequel ils vivaient.

1. L'homme biblique dans son milieu

1.1. *Un climat subtropical*

L'ancienne Palestine dispose d'un climat que l'on qualifie naturellement de subtropical mais qui connaît cependant de notables variantes selon les régions. Ces différences ont offert aux anciens Hébreux un environnement végétal et animal varié, que nous allons explorer dans ce chapitre.

À l'Ouest, sur les plaines côtières et une large partie de la Shéphélah, c'est-à-dire le piémont, le climat est franchement méditerranéen, à la ressemblance de ce qui existe dans le Sud-Est de la France. Cela suppose une douceur généralisée de l'automne au printemps, sans véritable période de gel et un été plus torride, mais tempéré quand même par la présence de la mer. La flore et la faune y sont comparables à celles qui sont commune à l'ensemble du bassin méditerranéen : vigne, olivier et figuier y sont les principaux marqueurs végétaux, pour ce qui concerne l'alimentation humaine ; le petit bétail (ovins et caprins) y est dominant, sans exclure naturellement la présence de bovins.

Dans le centre de la région, une barrière montagneuse constitue une première altération du climat. Cette chaîne, que appelle généralement les monts de Judée ou encore, plus simplement, les hautes terres, s'élève régulièrement en remontant vers le Nord.

Mais son altitude moyenne ne dépasse qu'occasionnellement les mille mètres. Le mont des Oliviers par exemple, qui domine Jérusalem de quelques dizaines de mètres, culmine à 815 mètres. Cela suffit cependant à introduire un climat montagnard qui prend une tendance continentale au Nord, modérée certes mais suffisante pour que les Hébreux connaissent le mot "neige".

Ces hautes terres présentent une végétation un peu plus verdoyante, surtout dans le Nord, au Liban en particulier où les forêts de cèdres constituent une richesse qui apparaît aussi bien dans la réalité historique (les rois d'Israël se fournissant en bois de construction) que dans le mythe, en

particulier dans l'épopée de Gilgamesh, qui va défier avec son ami Enkidu, le roi de la forêt, le géant Humbaba.

Cette chaîne de montagne est entaillée par la vallée du Jourdain, qui s'est logée dans la faille du Levant, qui prolonge vers le Nord et jusqu'en Turquie le rift est-africain séparant les plaques africaine et arabe. Cela permet d'expliquer la présence excessive de sel et de soufre dans la mer Morte. Au plan climatique, nous avons là un climat d'abri, d'autant que l'altitude y est nettement en-dessous du niveau de la mer, le record venant à la mer Morte avec -430 mètres.

Dans ces trois espaces, les espèces végétales y sont généralement perçues comme faites pour l'homme, pour sa consommation et son bien-être. Elles sont donc domesticables, même si toutes ne sont pas comestibles en raison de leur goût, leur nocivité ou encore l'existence de tabous alimentaires spécifiques. Elles font partie de l'espace civilisé.

Pendant, l'image qui vient le plus fréquemment quand on évoque cette région et celle de l'aridité, qui s'accroît lorsque l'on descend vers le Sud ou que l'on s'éloigne vers l'Est. Très vite, le climat devient semi-désertique, voire désertique et la vie s'accroche essentiellement autour des points d'eau, les rivières étant le plus souvent transformées en oueds desséchés.

Flore et faune y sont alors plus rares. C'est le domaine des entités qui échappent au contrôle des hommes, un lieu craint parce qu'on le soupçonne hanté par des puissances démoniques issues du Chaos initial. C'est la zone des frontières entre le monde habité et les lieux sans hommes sur lesquels règnent des divinités sauvages.

En règle générale et au risque de nous répéter, rappelons que les anciens Hébreux, comme leurs contemporains de toutes les régions du monde, avaient la sensation de vivre dans un lieu « habité », c'est-à-dire un espace où cohabitaient le naturel et le surnaturel. C'est une vision animiste du monde et les montagnes, les cours d'eau, les sources étaient divinisées, soit qu'elles l'étaient pour elles-mêmes, soit qu'elles constituaient la demeure d'une déité avec laquelle il fallait compter. À un degré différent, les différentes espèces vivantes participaient également du divin, chacune à leur échelle.

D'une façon un peu arbitraire, nous allons commencer par traiter la manière dont les hommes considéraient les espèces consommables directement, celles qui lui permettaient de survivre.

2. La nature nourricière

Nous allons, dans ce chapitre, chercher à retrouver la consistance du bol alimentaire des anciens Hébreux tel qu'il apparaît dans le texte biblique. Il ne s'agit bien sûr pas ici de faire le détail de la cachéroute des Juifs contemporain, qui a largement été remodelée au fil des siècles par les autorités rabbiniques, mais de mettre en évidence l'attitude des hommes de la Bible face aux prodigalités de la nature.

Rappelons à nouveau que la manière de s'alimenter a toujours été, dans les sociétés dites primitives, empreinte de religieux. La consommation ou le rejet de tel ou tel aliment ne dépendait pas seulement de ses qualités gustatives ou alimentaires mais aussi d'une réalité religieuse qui, pour nous paraître irrationnelle, n'en était pas moins strictement opérante à cette époque et chez la plupart des peuples sortant de la révolution néolithique¹.

On peut s'en rendre compte dès les premières lignes de la *Genèse*.

2.1 Un homme créé végétarien

Puis Élobim dit : « Voici que j'ai donné pour vous toute herbe semant semence sur toute la surface de la terre et tout arbre ayant fruit semant semence : ce sera votre nourriture. Pour toute vie sur terre, tout oiseau dans les cieux, tout ce qui grouille sur la terre et qui est animé de vie, je donne toute herbe verte pour nourriture ». Et il en fut ainsi.

(Genèse I, 29-30)

1. Voir Claude LÉVI-STRAUSS, *Le cru et le cuit*, éditions Plon, Paris, 1964.

Nous remarquerons que, dans le processus créationnel imaginé par les anciens Hébreux, les premiers éléments vivants ne sont ni l'homme, ni les animaux mais les plantes. La Bible en recense 130 espèces différentes, c'est beaucoup mais c'est bien peu en regard des 3000 variétés différentes qui ont été dénombrées en Palestine aujourd'hui¹.

Que sont ces fruits et ces semences et comment se les procurer ? Dans le monde idéal des premiers jours de la création, tout pousse de par la seule volonté de YHWH et l'ensemble des créatures animées mangera la même chose. C'est ainsi que les auteurs ont choisi de définir un monde idéal : c'est un monde sans prédateur, pas plus l'homme que les espèces animales carnassières.

Soulignons au passage que les auteurs bibliques ne font pas preuve ici d'une extrême originalité. On retrouve cette perception des choses dans la littérature mésopotamienne d'une façon très semblable :

Aussi les hommes de ces temps reculés ne savaient-ils manger du pain, ni se couvrir de vêtements : ils allaient et venaient tout nus, se nourrissant d'herbages, comme le font les moutons, et ne buvant que l'eau des fontaines.
(Prologue du tournoi « Céréale contre Menu-bétail »)²

Mais, dans les deux cas, il s'agit d'un monde qui s'écroule avant même d'avoir eu le temps d'exister, surtout dans l'espace mythique de la Bible, où cette période heureuse semble particulièrement fugace.

En effet, si les plantes poussaient toute seules dans le jardin d'Éden, les choses changent radicalement après la première faute commise par Adam et Ève :

[Le sol] fera germer l'épine et le chardon pour toi et tu mangeras l'herbe de la steppe. Tu mangeras du pain à la sueur de ton front, jusqu'à ton retour à la terre, puisque c'est d'elle que tu as été tiré, car tu es poussière et tu reviendras en poussière.

(Genèse III, 18-19)

À sa manière, le récit marque le passage du mode de vie de cueilleur à celui de cultivateur. En d'autres termes, il nous raconte la révolution néolithique, c'est-à-dire la première empreinte visible que l'homme pose sur son écosystème.

L'archéologie nous a montré que les premiers champs cultivés sont apparus dans le Proche-Orient ancien à partir du IX^{ème} millénaire³, mais nous ne remonterons pas, ici, jusqu'à cette époque. La Bible rend compte d'un état déjà très élaboré des cultures céréalières, en particulier lorsqu'il s'agit d'évoquer les dégâts provoqués par des inondations :

Le lin et l'orge avaient été frappés, car l'orge était en épis et le lin était en fleur. Mais le blé et l'épeautre ne furent pas frappés, car ils sont tardifs.

(Exode IX, 31-32)

Ces versets, même s'ils s'appliquent à l'Égypte frappée par la septième plaie, montrent que l'on ne plantait pas toutes les céréales à la même saison, témoignant ainsi d'une technique agricole déjà très élaborée.

Il est essentiellement question de céréales dans ces deux versets. La plus ancienne graine cultivée fut probablement l'orge, qui poussait en abondance dans le Croissant Fertile et qui fut domestiqué dès le IX^{ème} millénaire⁴. Il était moissonné en avril ou mai selon les années et la disposition des champs.

Les deux céréales semblent avoir contribué à part égale dans l'alimentation humaine, l'épeautre entrant davantage dans le menu des classes sociales privilégiées. La célèbre multiplication

1. Peter GOODFELLOW, *Une histoire naturelle de la Bible*, éditions Delachaux & Niestlé, Paris, 2018, p. 12.

2. Traduction et commentaires, Jean BOTTÉRO & Samuel Noah KRAMER, *Lorsque les dieux faisaient l'homme*, op. cit., pp. 511ss.

3. George WILLCOX, « Les premiers indices de la culture des céréales au Proche-Orient », dans Claire MANEN, Thomas PERRIN, Jean GUILAINE (éds), *La transition néolithique en Méditerranée*. Actes du colloque Transitions en Méditerranée, ou comment des chasseurs devinrent agriculteurs, op. cit., pp. 47-58.

4. A. BADR, K. MÜLLER, R. SCHÄFER-PREGL, H. EL RABEY, S. EFFGEN, H. H. IBRAHIM, C. POZZI, W. ROHDE, F. SALAMINI, « On the Origin and Domestication History of Barley (*Hordeum vulgare*) », dans *Molecular Biology and Evolution*, vol. 17, n° 4, 2000, pp. 499-510.

des pains prêtée à Jésus¹ concerne d'ailleurs des pains d'orge. Mais la véritable richesse quand elle se dit en termes de céréales, vient du blé :

Joseph amassa du blé en énormes quantités, pareil au sable de la mer, au point qu'il devenait impossible de le dénombrer.

(Genèse XLI, 49)

Cette différence qualitative se lit également dans le vocabulaire biblique : là où il n'y a qu'un seul terme pour désigner l'orge, שְׂעֹרָה [se'oráh], on n'en compte pas moins de cinq pour qualifier le blé :

– כֶּסֶמֶת [koussemèt]. Il désigne l'épeautre : un blé assez rustique qui ne perd pas sa balle et qui pousse sur les sols pauvres ;

– דָּגָן [dagan], traduit généralement par froment : un blé tendre qui équivaut à notre froment ;

– הִטָּאֵב [hittáb], blé, qui semble être un terme générique ;

– בָּר [bar] le blé : peut-être un peu plus générique encore ;

– קָמָח [qâmâh] ; ce terme désigne le blé quand il est encore sur pied.

Mais hormis ce dernier, il ne semble pas exister de différence de sens entre les trois termes du milieu.

Nous retiendrons donc de cette richesse linguistique l'importance civilisationnelle du blé, qui constituait l'une des bases essentielles de l'alimentation des anciens Israélites, en particulier sous la forme du pain, לֶחֶם [lèhèm], qui possède également le sens générique de "nourriture", ce qui est particulièrement signifiant sur l'importance de cet aliment.

Il est rapidement devenu la référence alimentaire de l'homme, au point de le placer dans les textes fondateurs de l'humanité telle qu'elle apparaît dans les textes bibliques :

Tu mangeras du pain à la sueur de ton front, jusqu'à ton retour à la terre, puisque c'est d'elle que tu as été tiré, car tu es poussière et tu reviendras en poussière.

(Genèse III, 19)

Mais il apparaît clairement dans ce verset qu'il s'agit d'une alimentation nécessitant un intense travail de l'homme et qui n'est en aucun cas donnée.

À côté du pain, quelle que fût la céréale qui le composait, il était d'autres aliments végétaux qui représentaient une forte valeur symbolique pour les anciens Hébreux.

L'olivier, en hébreu זַיִת [zayit] en est certainement le marqueur le plus fréquemment rencontré, qui constitue une espèce endémique du climat méditerranéen. Il est fréquemment mentionné comme un indice d'abondance, en particulier par son huile, qui servait autant à la consommation qu'à l'exercice du culte :

Tu commanderas aussi aux fils d'Israël de se procurer de l'huile pure d'olives concassées pour le luminaire, afin qu'il soit perpétuellement allumé.

(Exode XXVII, 20)

Il bénira le fruit de ton sein et de ton sol, ton froment, ton moût et ton huile, ainsi que la parturition de tes vaches et de tes brebis, sur la terre qu'il a juré à tes pères de te donner.

(Deutéronome VII, 13)

L'olivier, comme symbole d'abondance, est ici associée au blé mais également à la vigne, ainsi qu'aux fruits du troupeau sur lesquels nous reviendrons dans le paragraphe suivant. Il n'entre pas dans nos propos le désir d'établir une liste exhaustive du bol alimentaire des anciens Hébreux, mais d'en dégager les composantes essentielles, celle qui présentent un pouvoir symbolique fort.

Et, outre les céréales, la vigne est l'olivier, le figuier constituait également un fort marqueur de prospérité et de paix, comme en témoigne ce proverbe, qui apparaît à deux reprises dans le texte biblique :

1. Jean VI, 3-13.

Nous ne développerons pas davantage sur la gastronomie végétale hébraïque, sinon pour dire que légumes et fruits venaient avantagusement compléter le menu. Et surtout pour remarquer qu'à la différence de la viande, il semble n'y avoir existé aucun tabou alimentaire sur ce type de nourriture. Même les mets les plus amers pouvaient être consommés, comme l'indiquent ces quelques versets :

L'un d'eux sortit dans la campagne pour y cueillir des légumes. Il trouva une vigne sauvage et y cueillit des coloquintes sauvages plein son vêtement.

Il rentra et les coupa en morceaux dans le chaudron du bouillon, car ils ignoraient ce que c'était.

Et on en servit aux hommes pour le manger. Ils s'écrièrent : « Homme de Dieu, c'est la mort qui est dans le chaudron ! » Et ils ne purent en manger.

L'homme de Dieu dit : « Apportez de la farine ! » Et il la jeta dans le chaudron. Puis il dit : « Verse aux gens et qu'ils mangent ! » Le chaudron ne contenait plus rien de mauvais.

(II Rois IV, 39-41)

Ce récit se déroule dans un contexte de survie et concerne même des plantes réputées immangeables comme les coloquintes sauvages, quoique le mot hébreu qui la désigne, פִּקְעוֹתָא [paqqou'ot], un hapax, soit difficile à traduire. Mais cette plante contient une toxine très amère, la cucurbitacine qui, sans être mortelle, est susceptible de contrarier sérieusement le transit alimentaire habituel de l'homme. Il fallait donc une intervention surnaturelle, cette « farine » jetée dans le bouillon par un « homme de Dieu » pour la rendre comestible.

Tout semblait donc possible avec les fruits de la terre, pourvu que l'on respectât certaines règles. En effet la civilisation qui naîtra de la révolution néolithique, fera apparaître le travail agricole, qui obligera l'homme à gagner son pain à la sueur de son front, comme il l'est promis à Adam et à ses descendants après le péché originel. Il en reste l'idée que toute végétation est créée pour que l'homme puisse s'en repaître, ou en faire des vêtements comme c'est le cas pour le lin, par exemple.

Cette révolution permet en outre de multiplier les espèces végétales cultivables et d'en améliorer la qualité. Avec les évolutions successives du niveau de connaissances en matière d'alimentation, l'homme étendra considérablement la gamme de denrées propres à la consommation, en variant les genres de cuisson et en mêlant entre eux des légumes différents. On assiste donc aux premiers pas d'une gastronomie, qui aura de beaux jours devant elle.

Cependant, la Bible laisse apparaître un fort conflit d'intérêt sur la composition du bol alimentaire, entre les légumes et la viande. C'est maintenant cette opposition que nous allons étudier.

2.2. L'homme de la Bible devient carnivore

Ce conflit se manifeste dès les premiers agissements de l'humanité telle qu'on pensait qu'elle avait été créée. C'est le thème central de l'opposition entre Caïn et Abel :

Après bien des jours, Caïn apporta les fruits du sol pour une offrande à YHWH. Pour sa part, Abel apporta les premiers-nés de son petit bétail avec leur graisse. Or, YHWH eut de la considération pour Abel et son offrande. Mais il n'en eut aucune pour Caïn et son offrande et Caïn en ressentit de la colère.

(Genèse IV, 3-5)

Le premier meurtre de l'histoire humaine telle que se la représentait les anciens Hébreux commence par un crime fratricide et l'objet de ce crime est alimentaire : YHWH accepte les sacrifices animaux mais refuse les offrandes végétales. L'agriculteur Caïn en conçut une vive colère.

Nous avons déjà rencontré cette opposition entre mode de vie pastoral et mode de vie sédentaire. Il se répercute naturellement sur le champ du mode alimentaire. Et il y trouve les mêmes inflexions polémiques.

De la même manière, on retrouve ce hiatus dans l'histoire de Jacob, au travers des rapports qu'il entretient avec son frère jumeau Ésaü. La manière dont usa le cadet pour extorquer le droit d'aînesse à son aîné est quelque peu cousue de fil blanc, mais mérite quand même que l'on s'y arrête.

Alors que Jacob faisait mijoter un bouillon, Ésaü rentra de la campagne, épuisé. Ésaü dit à Jacob : « Laisse-moi avaler ce roux, car je suis épuisé ! » C'est la raison pour laquelle on lui a donné le nom d'Édom.

Jacob dit : « Vends-moi aujourd'hui ton droit d'aînesse ! » Ésaü dit : « Voici que je vais mourir, je n'ai que faire du droit d'aînesse. » [...]

Alors, Jacob donna à Ésaü du pain et du bouillon de lentilles. Ésaü mangea et but, avant de se lever et de partir. Ésaü avait méprisé le droit d'aînesse.

(Genèse XXV, 29-34)

Il semble que cet épisode ait surtout pour intérêt premier d'explicitier le nom d'Ésaü, devenu Édom pour la circonstance. La Bible en effet est friande de ces récits étiologiques qui permettent de donner un sens au nom des gens ou des lieux. En effet, en hébreu, Édom, עֲדוֹם [*'édôm*], outre qu'il désigne le pays lui-même, a à la fois le sens de "roux" et celui de "lentille".

Cependant, le renoncement d'une alimentation de nomade pour celle de l'agriculteur donne une légitimité à la spoliation dont Ésaü est victime et qui va à l'encontre du droit coutumier, en Israël comme en Juda.

On pourrait même y voir, sur un plan plus symbolique, la mort annoncée du pasteur face à l'agriculteur. En effet, au-delà de l'incohérence factuelle du récit, on peut relever que la conversion à une alimentation de cultivateur devient une question de survie pour le pasteur. En effet, si Ésaü ne consomme pas illico ce brouet de lentilles, il meurt.

Cette opposition entre les deux modes de vie en renvoie à une autre : celle du sédentaire qui voit le nomade comme un danger potentiel, car souvent suspecté d'intentions malhonnêtes, vol, pillage, rapine...

Or, la grande majorité des rédacteurs bibliques étaient des citadins et, s'ils ont consigné assez fidèlement ces traditions nomades archaïques, ne les partageaient sans doute pas.

En effet, lorsqu'ils évoquent les grands repas, ils donnent une nette priorité aux viandes. Mais ce ne sont pas les viandes maigres des animaux qui transhument, ce sont plutôt les viandes grasses du bétail d'élevage :

Sur cette montagne, YHWH Çeva'ôt organisera pour tous les peuples un festin de graisse et un festin de vins vieux, des mets à la graisse de moelle et des vins vieux et décantés.

(Isaïe XXV, 6)

À ce repas s'ajoute des « vins vieux et décantés », autre signe évident d'une pratique agricole ancienne et bien maîtrisée. Et l'exemple vient d'en-haut, si l'on peut dire. Il rappelle d'une façon indirecte que, lors des premières offrandes humaines à YHWH, ce sont les graisses animales qui avaient été privilégiées. Et, en règle générale, les sacrifices offerts à la divinité étaient prioritairement des holocaustes d'animaux, dont l'odeur apaisante de viandes grillées adoucissait la narine de YHWH, c'est-à-dire sa colère, dans l'idiotisme hébraïque où le même terme, אָפַ [ap] signifie invariablement "nez" et "colère".

Cependant, alors que les aliments tirés de la terre ne soulevaient aucun tabou particulier, la nourriture carnée est autrement plus encadrée par le rituel. On trouve la liste des aliments interdits dans deux livres bibliques différents¹, qui classifient les animaux en deux catégories :

- les animaux appelés טָהוֹר [tabôr], mot que l'on traduit généralement par "pur" ;
- les viandes portant le qualificatif de טָמֵא [tâmé], c'est-à-dire "impur".

Mais c'est une traduction de nature plus théologique que linguistique. Dans la réalité, ces deux termes ne s'opposent pas comme le font les mots "pur" et "impur" dans la langue française. Ils désignent simplement des formes différentes de ce que l'on pourrait sommairement qualifier de tabou. Le mot *tabôr* définit ce qui est conforme au rituel tourné vers YHWH, quand *tâmé* est investi

1. *Lévitique* XI, 1-31 et *Deutéronome* XIV, 1-20.

d'une acception nettement plus polythéiste et désigne une nourriture qui plaît à d'autres divinités mais que YHWH est supposé abhorrer. Aussi les traducteurs ultérieurs de la Bible poseront, entre ces deux termes, une frontière morale entre le bien et le mal.

Nous pouvons rappeler la classification qu'en font les deux chapitres bibliques, qui présentent quelques nuances entre eux.

Tous les animaux ne sont pas clairement identifiables car les mots qui les désignent sont souvent des hapax. Nous avons choisi de les laisser en hébreu. Mais comme ils s'inscrivent dans deux listes spécifiques, insectes et oiseaux, nous pouvons en déduire qu'ils désignent des membres particuliers de ces deux familles. Pour les autres espèces, on trouve des variantes d'un traducteur à l'autre, mais qui ne jouent que sur des détails.

De même, nous ne faisons pas de différences particulières entre les interdits lévitiques et deutéronomiques, même si elles émanent de sources rédactionnelles séparées. Leur contenu ne varie qu'à la marge.

<i>Tábôr</i> "pur"	<i>Támé'</i> "impur"
Toutes les bêtes à pied ongulé, fourchu et qui ruminent : Le <i>Deutéronome</i> précise : bœuf, mouton, chèvre, cerf, gazelle, daim, bouquetin, antilope, buffle, chevreuil.	Le chameau (ruminant mais pas sabot fendu), le daman (genre de marmotte) pour la même raison. Le lièvre et le lapin : ruminants (sic) mais pas de sabot fendu. Le porc : ongle fendu mais pas ruminant.
Tous les poissons à nageoires et à écailles.	Tout ce qui n'a pas de nageoire ou d'écailles dans les rivières et les mers.
Tous les oiseaux purs (sans autre précision) = animaux domestiques.	Oiseaux : aigle, gypaète, " <i>ôzeniygâb</i> ", milan, faucon, corbeau, autruche, chouette, mouette, épervier, <i>kôs</i> , cormoran, <i>yaneshoût</i> , <i>tineshèmèt</i> , <i>qâ'at</i> , <i>râham</i> , cigogne, héron, huppe, chauve-souris (!).
Insectes ailés marchant à 4 pattes (insectes sauteurs) : sauterelle, <i>solé'am</i> , <i>hargol</i> , <i>hâgâv</i> .	Tous les autres insectes ailés qui marchent à 4 pattes. <i>Deutéronome</i> : tous les insectes ailés.
	Tout ce qui pullule : taupe, souris, lézard, gecko, tortue, salamandre, scolopendre, caméléon
	Tous les reptiles

Ces règles constitueront les bases de la *cacherout*, un terme qui n'existe pas en hébreu biblique et qui sera créé dans la tradition rabbinique des premiers siècles de notre ère à partir d'un mot orphelin, *כָּשֵׁר* [*kâsher*] signifiant "qui convient".

Mais les auteurs bibliques *ne disent absolument rien des raisons* d'une telle classification. Les tentatives d'explications ont été fort nombreuses¹, mais toutes sont beaucoup plus tardives et aucune n'est véritablement satisfaisante. On a pu invoquer des raisons naturalistes fort peu convaincantes : la viande de porc, par exemple, ne se conserve pas sous ces climats mais elle était consommée en Égypte² et en Mésopotamie³, dont les pointes de chaleur n'ont rien à envier à la Palestine.

Les seules raisons qui sont finalement retenues sont celles que la Bible indique :

C'est moi, YHWH, votre Dieu, qui vous ai fait monter d'Égypte pour devenir votre Dieu et vous serez saints, puisque je suis saint.

(Lévitique XI, 45)

1. M. DOR, « Explication zoologique des prescriptions alimentaires de la Bible et du Talmud », dans *Bulletin et Mémoire de la Société d'Anthropologie de Paris*, t. 8, 1937, pp. 63-70.

2. Pascal VERNUS & Jean YOYOTTE, *Bestiaire des pharaons*, éditions Perrin, Paris, 2005 pp. 556-560.

3. Dominique PARAYRE, « Les suidés dans le monde syro-mésopotamien aux époques historiques », dans *Topoi, Orient Occident*, Suppl. 2, 2000, pp. 141-206.

L'explication donnée n'en n'est pas une : cette loi alimentaire est imposée par la divinité et fait ainsi partie de l'élection. Et comme le culte de YHWH fut essentiellement basé sur la peur, nul ne songeait à contester les commandements qu'il faisait passer par la bouche de ses prêtres et de ses prophètes.

Mais, bien sûr, c'est une fin de non-recevoir qui ne satisfait en rien l'historien. Tout ce que l'on peut supposer, c'est que ces rituels alimentaires sont beaucoup plus anciens que les auteurs bibliques eux-mêmes et que ces derniers les ont conservés comme la marque visible d'une spécificité ethnique et religieuse. Mais probablement sans en comprendre véritablement le sens.

Plus tard, cette volonté mystérieuse de YHWH d'imposer aux hommes un tel régime alimentaire sera abondamment commentée par les rédacteurs de la *Mishnah* et du *Talmud*, mais sans apporter de véritable réponse, sinon théologique.

On peut s'attarder également sur l'interdiction de manger une viande avec le sang. Elle constitue l'une des 613 *miçvôt* de la *Torah* mais cette interdiction apparaît dès les premiers chapitres du récit de la *Genèse* et celle-là est assortie d'une explication :

Tout ce qui bouge et ce qui vit sera votre nourriture, comme l'herbe verte : je vous ai donné tout cela. Seulement, vous ne mangerez point la chair avec son âme, c'est-à-dire son sang !

(Genèse IX, 3-4)

Le terme qui est ici traduit par "âme" est נֶפֶשׁ [*nèphèsh*], dont le champ sémantique est très vaste, avec des définitions très concrètes, comme le cou ou la gorge, voire l'être humain lui-même, qui jouxtent des acceptions nettement plus abstraites comme la faim, la soif, le désir et, en dernier recours, l'âme¹. on peut contempler cette complexité dans cet autre commandement, qui va dans le même sens que le précédent :

Car la néphesh de toute chair est son sang dans sa néphesh et j'ai dit aux fils d'Israël : « Vous ne mangerez pas le sang de toute chair, car la néphesh de toute chair est son sang. »

(Lévitique XVII, 14)

Nous avons laissé le terme hébreu non traduit pour montrer les difficultés auxquelles est confronté le traducteur. Mais par-delà ces jongleries linguistiques, nous conserverons l'idée assez simple que, pour les anciens Hébreux, le sang qui circulait dans tout l'organisme, humain comme animal, constituait le véhicule du principe actif qui permettait à toute vie de se mouvoir. Il était donc sacré puisque tout être vivant avait été créé par YHWH et ce principe vital lui retournait naturellement, si nous pouvons utiliser ce terme, après la mort de son porteur.

Cela ouvre l'idée selon laquelle les animaux auraient eu une âme, selon les auteurs bibliques, mais nous traiterons cette question un peu plus loin.

Attardons-nous également sur un autre tabou très particulier, qui se trouve lui-aussi dans la *Genèse* : l'interdiction de manger un endroit particulier de l'animal, le creux de la cuisse. Cette interdiction survient au terme d'un combat fort énigmatique : Jacob fuyant son frère Ésaü à qui il a extorqué le droit d'aînesse doit franchir à gué la rivière Yaboq, un affluent du Jourdain. Là, il doit lutter contre une très hypothétique entité qui embarrasse d'ailleurs grandement les auteurs bibliques eux-mêmes, puisqu'ils la désignent d'abord comme un homme, puis comme Élohîm, c'est-à-dire Dieu. Dans la réalité, il devait s'agir d'un très ancien mythe de passage de gué, avec offrande ou combat avec la déité résidant dans le cours d'eau. Faute d'avoir pu être éliminé, il aura été syncrétisé par la tradition, mais non sans être source d'embarras pour les rédacteurs.

Cependant, il a pris une importance considérable car, après avoir lutté toute la nuit, à l'instar de la chèvre de monsieur Seguin, Jacob est touché au creux de la cuisse. Le combat cesse et l'adversaire du patriarche se révèle :

Il lui dit : « Quel est ton nom ? ». Il répondit : « Jacob ». Il dit : « Ton nom ne sera plus Jacob, mais Israël, car tu as lutté avec Élohîm et avec les hommes et tu as vaincu. »

[...]

1. Voir Daniel FAIVRE, *Vivre et mourir dans l'ancien Israël*, op. cit., pp. 38-46.

Il boîte de la cuisse. Ainsi, les fils d'Israël ne mangeront pas le muscle sciatique, qui se trouve au creux de la cuisse, jusqu'à ce jour.

(Genèse XXXII, 28-33)

L'importance de ce récit est bien sûr étymologique d'abord, en ce sens qu'elle constitue le nom de baptême du peuple de la Bible, **יִשְׂרָאֵל** [*yśrâél*] signifiant littéralement "dieu combatta". Mais cela nous éloigne de notre propos ici, qui reste d'ordre alimentaire. Il est précisé que Jacob boîte de la cuisse, ce qui est peut-être en rapport avec une certaine étymologie de son nom¹. Le coup reçu à cet endroit est donc, en quelque sorte, la marque de Dieu et se manifeste par un tabou alimentaire du **גִּיד הַנֶּשֶׂה** [*gid hannásheb*], littéralement du « "nerf qui soulève", expression que nous avons traduite par "nerf sciatique".

Notons, pour conclure, que ce tabou alimentaire, qui est encore respecté aujourd'hui, n'apparaît nulle part ailleurs dans le texte biblique.

Nous avons développé ces différents interdits, qui semblent prêter, à certains animaux, des vertus symboliques qui relèvent de la magie, en ce qu'elles peuvent interagir gravement sur la vie de l'homme. Nous allons donc pouvoir aborder les représentations mytho-réalistes que l'homme de la Bible se faisait de la nature. Mais avant d'étudier ses rapports avec les animaux, revenons un peu sur le végétal, et en particulier l'arbre qui, dans la religion populaire d'Israël, était doté d'un fort pouvoir symbolique.

3. L'arbre, entre crainte et adoration

3.1. Les témoins de puissances surnaturelles

Il sacrifia et brûla de l'encens sur les hauts-lieux et dans les collines, sous tout arbre verdoyant.

(II Rois XVI, 4)

Ces rituels sacrificiels, exécutés ici par le roi de Juda Achaz, marquent toute l'histoire religieuse d'Israël et montrent bien l'importance que tenaient les arbres dans l'imaginaire des anciens Hébreux.

La plupart des religions primitives ont vénérés les arbres, symboles de pérennité face à l'éphémérité de l'homme. En outre, par sa position verticale, ses branches qui s'accrochent au ciel et ses racines qui plongent dans la terre, l'arbre représente, dans une vision religieuse du monde fréquemment rencontré, l'axe de convergences de trois mondes : celui des puissances célestes, le monde des hommes et le lieu des divinités chtoniennes primordiales et des eaux du Chaos.

En outre, dans une conception plus naturaliste, l'arbre symbolisait le rythme cyclique de la vie avec l'alternance des saisons : floraison, fructification, perte du feuillage, mort hivernale apparente et résurrection avec les premiers bourgeons. La fête romaine des Saturnales, où l'on s'offrait du gui et du houx ainsi que des cadeaux aux enfants et qui a été synchronisée par le christianisme avec l'anniversaire de la naissance de Jésus², en est une parfaite illustration.

Cette symbolique lui conférait donc une forme de sacralité qui était partagée par tous les peuples de l'Antiquité qui voyait souvent, dans l'arbre, le lieu de résidence d'une divinité. En Égypte par exemple, Hathor, quand elle n'apparaît pas sous les traits d'une vache est aussi la « Maîtresse du Sycomore »³ dans le feuillage duquel elle se dissimule pour offrir de l'eau et du pain aux trépassés. En Grèce, les amours contrariées d'Apollon et de Daphnée se termine par la transformation de cette dernière en laurier, qui deviendra alors l'arbre chéri d'Apollon⁴... Plus proche de l'ancienne Palestine, rappelons que, dans la mythologie suméro-babylonienne, la forêt

1. Henri-Jacques STIKER, « Le récit mythique du passage du Yabboq. La boiterie de Jacob », dans *Journal des Anthropologues*, n° 122-123, 2010, pp. 49-66.

2. Charles GUITTARD, « Recherches sur la nature de Saturne », dans Raymond BLOCH (éd.) *Recherches sur les religions de l'Italie antique*, EPHE, librairie Droz, Paris-Genève, 1976, pp. 47-71.

3. Sylvie CAUVILLE, « Hathor "en tous ses noms" », dans *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, 115, 2015, p. 66.

4. OVIDE, *Métamorphoses*, I, 557-559.

des cèdres du Liban était gardée par un géant redoutable, Humbaba, que Gilgamesh est allé combattre avec son ami Enkidu¹.

L'arbre inspire donc une certaine forme de connaissance suprahumaine et la présence d'un arbre particulier pouvait fréquemment indiquer l'emplacement d'un sanctuaire, où le desservant pouvait l'utiliser un peu à la manière d'une antenne radio. Certains d'entre eux sont étroitement attachés à la vie de plusieurs personnages bibliques importants : le chêne, par exemple, intervient dans la vie d'Abraham² comme dans celle de Jacob³ ; mais on rencontre d'autres arbres qui, de toute évidence, délimitaient un sanctuaire : un tamaris, un palmier ou encore un térébinthe⁴.

Nous ne développerons pas davantage les fonctions symboliques de l'arbre, sinon pour nous attarder quelques instants sur l'un des arbres les plus marquants de la mythologie hébraïque, le seul dont la consommation du fruit avait été interdite par YHWH.

Lors du premier récit de la création, la divinité avait mis à la disposition de l'homme des arbres fort débonnaires.

Puis Élohîm dit : « Voici que j'ai donné pour vous toute herbe semant semence sur toute la surface de la terre et tout arbre ayant fruit semant semence : ce sera votre nourriture ».

(Genèse I, 29)

Cependant, l'arbre prendra très vite une tournure menaçante.

Puis YHWH Élohîm commanda l'homme en disant : « tu mangeras de tout arbre, mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu ne mangeras pas car, le jour où tu en mangeras, tu mourras ».

(Genèse II, 16-17)

On connaît la suite, la curiosité d'Ève aiguillée par le serpent la pousse à goûter au fruit défendu avant d'inciter Adam à le faire. Mais cet arbre, planté au milieu d'un jardin d'Éden où tout poussait pour les seuls besoins alimentaires du premier couple humain a fait couler beaucoup d'encre.

Et, d'abord, il ne s'agit pas d'un arbre particulier mais de deux.

Puis YHWH Élohîm fit germer dans le sol tout arbre d'agréable apparence et bon à manger, ainsi que l'arbre de vie, au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

(Genèse II, 9)

Deux arbres parmi ceux qui sont « bons à manger » et qui vont entretenir la confusion chez les deux premiers protagonistes de l'humanité hébraïque comme chez les rédacteurs ultérieurs de cette tradition. Mais, dans un premier moment du mythe, il n'est jeté aucune prohibition sur la consommation de leur fruit. L'interdit arrive plus tard, dans le second récit de la création, juste avant la création de la femme, au moyen de la côte d'Adam.

YHWH Élohîm donna un ordre à l'homme et dit : « tu mangeras de tout arbre, mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu ne mangeras pas car, le jour où tu en mangeras, tu mourras. »

(Genèse II, 16-17)

L'opposition est renouvelée entre les arbres produisant des fruits comestibles et cet arbre énigmatique « de la connaissance du Bien et du Mal ». Naturellement, les exégètes ont échafaudé les théories les plus diverses sur la nature de cet arbre, sans que nous ne soyons beaucoup plus avancé. De toute évidence, pour les auteurs du mythe, qui pensaient ce récit comme une vérité évidente bien qu'indémontrable, l'arbre secrète une connaissance infuse qui doit rester cachée à l'homme.

Arrive alors l'intervention du serpent :

Le serpent dit à la femme : « Non, vous ne mourrez pas de mort ! Car Élohîm sait que, du jour où vous en mangerez, vos yeux se dessilleront et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. »

1. Jean BOTTÉRO, *L'Épopée de Gilgameš. Le grand homme qui ne voulait pas mourir*, op. cit., pp. 82-121.

2. *Genèse*, XII, 6 ; XVIII, 1...

3. *Genèse* XXXV, 8.

4. Voir Daniel FAIVRE, *À la recherche du peuple de la Bible*, 1, op. cit., pp. 97-99.

La femme vit que l'arbre était bon à manger, tentant pour les yeux et que l'arbre était précieux pour comprendre. Elle prit de son fruit et en mangea. Puis elle en donna à son homme et il en mangea. Alors, leurs yeux se dessillèrent et ils surent qu'ils étaient nus.

(Genèse III, 4-7)

Le rôle du serpent est naturellement primordial. Il a bien sûr été identifié à Satan, par les commentateurs ultérieurs. Mais il s'agit là d'une vision théologique et, qui plus est, d'une vision théologique tardive, c'est-à-dire qui remonte à une époque proche de l'ère chrétienne où l'ennemi de YHWH a été identifié comme un ange déchu, aux noms fort divers : Béliel, Satan, Diable, Belzébuth...

Mais dans la version ancienne du mythe, il devait représenter tout autre chose. Il ne sort de nulle part et sa forme peut très bien être identifiée à une branche de l'arbre. Car ce n'est pas n'importe quel arbre. Si l'on en croit le serpent, il a le pouvoir de transformer l'homme en dieu. Il représente donc la Connaissance absolue et il permet de faire surgir la notion, selon l'expression de Mircea Eliade, de « valeur existentielle de la connaissance »¹ en émettant le postulat que la science va révolutionner complètement l'existence humaine ce qui, aujourd'hui, relève de l'évidence.

Nous ne dissenterons pas davantage sur ce mythe, sinon pour souligner l'infini respect que les anciens Hébreux accordaient aux arbres en général, et à quelques espèces en particulier.

Mais l'arbre n'était pas seulement ce monstre inquiétant par sa survie et le mystère de ses racines. Il possédait aussi un fort pouvoir d'évocation pour la société des hommes, en particulier pour la sagesse qu'on leur prêtait. C'est l'objet du paragraphe suivant.

3.2. Des arbres à l'échelle humaine

Tout au long du texte biblique, l'arbre qui accompagne la vie des hommes n'a pas toujours, loin de là, cet aspect terrifiant. Un bref survol des différentes occurrences nous permettra de le mettre en évidence. Nous partirons de la posture la plus simple et la plus paisible, celle de l'arbre procurant une ombre réconfortante. On la rencontre dans la bouche d'Abraham recevant des visiteurs :

« Qu'on apporte un peu d'eau ! Vous pourrez laver vos pieds et vous reposer sous cet arbre. »

(Genèse XVIII, 5)

De telles paroles peuvent sembler bien naturelles, mais elles appellent plusieurs commentaires. Elles montrent d'abord que l'arbre est partie prenante de l'habitat humain, dès lors que les hommes sont sédentarisés. Le lien est facile à faire avec les excès thermiques du climat dans ces régions et, de surcroît, la présence de l'arbre laisse entendre que l'eau n'est pas loin.

Mais nous avons suffisamment développé l'importance de l'hospitalité pour oublier ici qu'il s'agit de la réception d'hôtes par le patriarche. Ainsi, outre le lavage rituel des pieds et l'offrande alimentaire, le passage à l'ombre de l'arbre – souvent un figuier, dont « l'ombre bleue » chantée par Jean Ferrat reste dans les mémoires – constituait un devoir de l'hôte résident à l'égard de son visiteur, quand cela était possible, naturellement. Ce moment de repos, de paix était donc suffisamment important pour que les auteurs aient pris soin de le mentionner expressément.

C'est sans doute cette présence permanente qui a permis que se développe une personnification de l'arbre. Des arbres devrions-nous dire car les différentes essences sylvestres permettaient à certains auteurs de symboliser les différentes states hiérarchiques de la société, comme nous pouvons le lire dans ce passage, qui fonctionne naturellement de façon métaphorique, pour évoquer le principe monarchique :

Les arbres se sont mis en route pour sacrer un roi sur eux. Ils dirent à l'olivier : « Règne donc sur nous ! » Mais l'olivier leur dit : « Vais-je renoncer à mon huile par laquelle on honore, grâce à moi, les dieux et les hommes, pour aller m'agiter au au-dessus des arbres ? »

(Juges IX, 8-9)

1. Mircea ELIADE, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, 1, éditions Payot, Paris, 1976, p. 179.

Il s'agit donc de ce pamphlet antimonarchiste, mis dans la bouche de Jotham contre la royauté d'Abimélek. La dernière expression, qui revient en particulier sous la même forme à propos des trois arbres sollicités, l'olivier, le figuier et la vigne n'est pas facile à traduire : l'hébreu עַל־הָעֵצִים נוֹיַע [noûa" "al ha"éçîm], que nous avons traduit par "m'agiter au-dessus des arbres" a plutôt le sens étymologique de "trembler sur les arbres".

Cependant, l'intérêt que nous voulons mettre ici en évidence, c'est que la société humaine se reflète à travers celle des arbres : elle possède une forme d'aristocratie, qui s'élève au-dessus du peuple. Et il s'agit sans doute du peuple en armes car la question qui préoccupe les Israélites dans cet extrait, c'est la défense contre les Philistins. Mais on y trouve également, sous les traits du buisson d'épines, les éléments de ce que Marx aurait pu appeler un « lumpenprolétariat ».

Sur un plan plus aimable, l'arbre pouvait aussi faire l'objet d'une forme d'érotisation. C'est en particulier le cas dans le *Cantique des cantiques*, comme nous pouvons le lire dans ces versets :

*Un pommier parmi les arbres de la forêt
Tel est mon bien-aimé parmi les fils.
À son ombre je me suis assise
Et son fruit est doux à mon palais.*

(Cantique des cantiques II, 3)

Comme l'hôte d'Abraham, la « Sulamite » s'assoit sous son ombre, mais le fruit qu'elle y goûte, métaphoriquement, désigne toute autre chose qu'une simple pomme et cette image évoque à l'évidence un rapport amoureux de la fiancée avec ce « pommier » si masculin et si bien pourvu des fruits de l'amour. Un rapport qui n'a pas grand-chose à voir avec le désir d'enfanter.

Mais les arbres peuvent aussi apparaître dans des fonctions nettement moins sympathiques, servant occasionnellement de bois de justice :

Il pendit le roi de Aï à un arbre jusqu'au soir. Mais au coucher du soleil, Josué ordonna de descendre son cadavre de l'arbre. Ils le jetèrent à la porte de la ville et élevèrent sur lui un monceau de pierres.

(Josué VI, 29)

Si la peine de mort était généralement appliquée par la lapidation, on ne dédaignait pas, à l'occasion, d'accrocher un pendu à la branche d'un arbre, certainement pour l'exemple et quand l'injustice était flagrante. L'arbre faisait alors office de bourreau.

Mais la religion reprenait rapidement ses droits : il était interdit de laisser un mort passer la nuit sans sépulture¹ afin que son « âme » n'errât indéfiniment dans le monde des vivants, fût-elle celle d'un ennemi. Et bien sûr, ici, le monceau de pierres renvoie sans équivoque à la lapidation, qui permettait avantageusement de tuer le coupable et de l'ensevelir en même temps, tout en masquant l'identité de celui qui avait jeté la pierre létale².

Le sentiment religieux n'était d'ailleurs jamais vraiment absent et l'arbre, même dans un maniement quotidien ou presque, était investi de vertus surnaturelles, comme on peut le discerner dans ces recommandations, lors de la prise d'une ville ennemie et l'extermination de sa population :

Ne détruis pas ses arbres en brandissant la hache contre eux, car c'est par eux que tu mangeras. Tu ne le couperas pas. L'arbre des champs est-il un homme pour qu'il résiste à ton siège ?

(Deutéronome XX, 19)

Certes, il y a de toute évidence une volonté pragmatique de s'approprier des biens de consommation ennemis au titre du butin. Mais ce que nous choisissons de retenir dans ce verset, c'est plutôt la manière dont il est formulé avec cette distinction : « un arbre n'est pas un homme ». C'est évidemment un truisme mais il n'est pas impossible qu'il indique, de façon sous-jacente, une forme de hiérarchie entre les deux espèces : on peut tuer les hommes, mais il faut préserver les arbres. C'est peut-être là un indice de plus pour étayer l'idée que les arbres étaient investis de pouvoirs particuliers.

1. Deutéronome, XXI, 22-23.

2. Voir Daniel FAIVRE, *Vivre et mourir dans l'ancien Israël*, op. cit., pp. 131-144.

Dans cet esprit et pour conclure sur cet aspect de la question, mentionnons un dernier extrait, dans lequel on retrouve Moïse, à nouveau en but aux récriminations du peuple car il l'a conduit vers une oasis, Mara, dont les eaux sont amères et, par conséquent, imbuables :

Le peuple murmura contre Moïse en disant : « Que boirons-nous ? »

Alors, il cria vers YHWH, qui lui désigna un arbre. Il le jeta dans l'eau et celle-ci devint douce.

(Exode XV, 24-25)

Bien sûr, on n'imagine mal Moïse jetant un arbre complet dans l'eau, une telle action aurait été plus logique avec Samson. Les traducteurs sont d'ailleurs un peu embarrassés par cette formule car le mot désignant le projectile magique, עֵץ [ʿéç] a généralement le sens de "arbre". Cependant, il peut également désigner le bois dont il est fait et l'on peut penser, dans l'esprit des rédacteurs, YHWH désigne à Moïse un morceau de bois mort.

Bien sûr, la capacité à changer l'eau amère en eau potable est entièrement attribuée à YHWH dans ce verset, mais l'on peut juste souligner que cette capacité a besoin d'une médiation pour pouvoir s'exercer, celle de l'arbre.

Ainsi, loin d'être seulement la cause directe de l'expulsion du premier couple humain hors d'Éden, l'arbre apparaît aussi tout au long du texte biblique comme un élément fédérateur de la cohésion sociale et de l'ordre politique, sans lequel nulle civilisation ne peut se construire.

4. Le bestiaire biblique, entre zoologie et démonologie

Nous allons maintenant aborder la manière dont l'homme considérait l'animal, non plus du fond de son assiette, mais comme un être vivant créé par une divinité et possédant, à ce titre, de troubles pouvoirs, qui le différencient radicalement de l'homme et qui peuvent, potentiellement, entrer en concurrence avec lui.

4.1. L'homme différent de la bête ?

Tout d'abord, si l'on en croit les propos très pessimistes de l'Ecclésiaste, la différence entre l'homme et la bête ne saute pas de prime abord aux yeux :

Je dis, en mon cœur, à propos des fils de l'homme, que Dieu les met à l'épreuve, pour leur montrer qu'ils sont eux-mêmes des bêtes.

Le destin des fils de l'homme et celui des bêtes sont un seul destin : telle la mort de celles-ci, telle la mort de ceux-là. Un seul et même souffle ! Nulle, la supériorité de l'homme sur la bête, car tout est vanité.

Tout va vers un lieu unique : tout vient de la poussière et tout retourne à la poussière.

Qui sait si le souffle de l'homme monte vers le haut et si le souffle des bêtes descend vers le bas ?

(Qohéleth III, 18-21)

Ces quelques versets, issus de l'un des auteurs les plus tardifs du corpus biblique¹, mais aussi l'un des plus déprimés, militent clairement pour une égalité formelle entre l'homme et l'animal. Cependant, c'est une égalité à minima car l'accession du second au niveau du premier apparaît ici comme une victoire à la Pyrrhus. Il s'agit, dans cet extrait, d'égalité devant la mort, qui frappe l'un et l'autre avec la même invariance.

Mais, ce qui paraît infiniment plus grave, cette forme d'égalité est également déplacée "derrière" la mort, si l'on peut dire. En effet, la chair disparaît dans la poussière du néant et le souffle, qui anime tout être vivant, retourne vers son créateur, car tout est « vanité ». Ce terme est une traduction très approximative – quoiqu'unaniment acquise – de l'hébreu הֶבֶל [hèvel], qui a le sens de "souffle" à désigner un impalpable mouvement de l'air, le dernier degré du mouvement, inaccessible à nos sens. Ce n'est d'ailleurs pas ce terme qui est traduit ici par « souffle » mais le mot

1. Dans de nombreuses traductions françaises, *Qohéleth* a été rendu par la version grecque d'*Ecclésiaste*, mais le sens est identique : il désigne celui qui parle devant l'assemblée. Le livre date du III^{ème} S. av. J.-C.

hébreu רוּחַ [rouah], qui désigne l'haleine de vie impulsée par la divinité à tout être vivant. Soit un souffle nettement plus consistant !

Mais il serait oiseux de spéculer sur ce qu'il advient de l'homme et de l'animal après leur mort et nous nous contenterons d'étudier les rapports qu'ils entretiennent de leur vivant dans l'ancien Israël, tel que la Bible hébraïque nous le laisse apparaître. Ou plutôt les rapports que l'homme entretient avec les animaux, car ces derniers se passeraient très bien de la présence des êtres humains.

En effet, si la mort peut, éventuellement les réunir dans le même néant, la vie les sépare radicalement, si l'on en croit d'abord les récits de la création :

Élobîm dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance ! Qu'il domine sur les poissons de la mer, les oiseaux des cieux, toute la terre et toute la faune qui fourmille sur la terre ». Élobîm créa l'homme à son image. À l'image d'Élobîm il le créa. Mâle et femelle.

Puis Élobîm les bénit et Élobîm leur dit : « Fructifiez et multipliez ! Emplissez la terre et asservissez-la ! Dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux des cieux et toute la vie qui grouille sur la terre.

(Genèse I, 26-28)

Ici, les choses sont nettement plus claires. Pas question d'égalité ! L'être humain reçoit toute la création en héritage et la divinité le désigne clairement comme le régent du monde qui est en train de s'accomplir. Les animaux ne peuvent se prévaloir que d'une seule forme de supériorité sur l'homme, celle de l'antériorité : les *poissons de la mer, les oiseaux des cieux et toute la vie qui grouille sur la terre* ont été créés avant le premier couple humain.

Mais comme dans un bon match de tennis, cet avantage est rapidement effacé lors du second récit de la création, au chapitre suivant, qui montre de façon plus nette encore la suprématie de l'homme sur l'animal, suprématie qui s'exerce également sur la femme, puisque sa création sera est nettement différenciée de celle de son conjoint :

YHWH Élobîm dit : « il n'est pas bon pour l'homme d'être seul. Je veux lui faire une aide qui soit comme lui-même ». YHWH Élobîm façonna dans la terre tout animal des champs et tout oiseau des cieux. Puis il les fit venir devant l'homme pour voir ce qu'il crierait pour chacun d'eux. Et tout ce que l'homme cria pour eux avait pour nom « âme vivante ». L'homme cria des noms pour tout animal, tout oiseau des cieux, toute vie des champs.

Mais pour l'homme, il ne trouva pas d'aide qui fût comme lui-même.

(Genèse II, 18-20)

Comme l'homme l'animal quelle que soit son espèce est tiré de la poussière du sol. Mais au lieu que cette poussière ne s'anime par le souffle que son créateur lui insuffle dans les narines, c'est la médiation de l'homme qui l'amène à la vie. Il s'agit bien là d'un processus d'assujettissement : en effet, les animaux ne viennent à l'existence qu'après que l'homme ait crié leur nom. Le cri de l'homme est ici un acte créateur. Crier le nom de quelqu'un ou de quelque chose, c'est lui donner vie. Dans cette version de la création, l'ensemble des animaux résulte donc de l'action conjuguée de deux démiurges de compétence sinon équivalente, du moins complémentaire : YHWH lui-même, et l'homme sans patronyme, que l'on a coutume d'appeler Adam.

Notons au passage qu'il s'est accompli une petite révolution entre les deux versions de la création : dans le premier cas, il n'y a qu'un seul créateur, dans le second, il y en a deux¹.

Il en ira d'ailleurs de même pour la création de la femme, dans le verset suivant, avec la différence que celle-ci ne sera pas créée à partir de la poussière du sol mais d'une partie du corps de l'homme. Sans la reléguer au niveau de l'animal, cette forme de naissance ne la place que sur la seconde marche du podium.

Voire ! En effet, dans ce second récit de la Création, l'ordre d'apparition n'est pas le même que dans le premier, où les animaux et les plantes étaient créées avant le premier couple. Ici, l'ordre d'arrivée est le suivant :

1^{er} L'homme.

2^{ème} Les animaux.

1. Nous avons développé cette question dans Daniel FAIVRE, *Mythes de la Genèse, genèse des mythes*, op. cit. pp. 43-66.

3^{ème} La femme.

Et on aura noté que, pour l'occasion, le rite de naissance de la bête est de même nature que celui de la première femme : Dieu apparaît comme l'artisan, pour la femme comme pour l'animal, l'homme, en « criant » son nom devient le créateur. Et l'animal de gambader ! Nous pouvons retenir de ces premiers chapitres de la *Genèse* que la vie animée est divisée en trois catégories d'individus aux origines et spécificités différentes, classées ainsi, selon la chronologie biblique :

- L'homme : tiré de la terre et seul à posséder le souffle divin.
- La femme : chair de la chair de l'homme, donc légataire aussi, mais indirectement, d'une parcelle de souffle divin¹.
- L'animal : même matériau mais sans le souffle, nommé par l'homme.

Le véritable ordre hiérarchique était assez simple à rétablir, d'autant que les auteurs bibliques nous en donnent les clés. En effet, YHWH veut éviter à l'homme d'être seul et décide de lui fournir une aide. Mais – est-ce la rançon d'un monothéisme où la divinité n'a nul besoin de parèdre féminin ? – c'est d'abord vers l'animal qu'il oriente sa création. Sans doute réalise-t-il son erreur puisqu'il lui donnera rapidement une véritable compagne, au prix d'une forme d'accouchement encore inédite à ce jour, mais peut-être plus pour très longtemps : une parturition où les deux protagonistes sont de sexe masculin.

Passé ces remarques sur les différences sexuelles, qui ne s'effaceront pas de sitôt, il reste clair que la hiérarchie est la même dans les deux récits de la création : l'homme et la femme reçoivent mandat de régenter la terre et tout ce qui vit. Mais il s'agit d'une direction douce, un *soft power* avant la lettre, puisque l'humanité est créée, dans les deux cas, végétarienne. Les espèces animales le sont aussi, par la même occasion, qui devront se nourrir, comme les humains, *de toute herbe portant semence et de tout arbre ayant fruit*, à l'exception de deux d'entre eux, mais c'est une autre histoire. Cette appréhension d'une humanité primitive végétarienne n'est d'ailleurs pas sans précédent. Nous avons eu l'occasion de rappeler qu'on la retrouve presque mot pour mot dans certains récits assyro-babyloniens².

Dans cette perspective, hommes et animaux ne sont pas en concurrence, les premiers ne sont pas les consommateurs des seconds. Et, en réciproque, les hommes n'ont rien à craindre des prédateurs sauvages à dents, à griffes ou à venin, qui hantent les campagnes sur les pourtours des villes.

Bien sûr, nous sommes ici bien loin du principe de réalité. Le jardin d'Éden est un monde qui n'a pas encore vécu, qui est l'antithèse absolue de celui dans lesquels vivent les hommes, qui disparaîtra avec le début de l'histoire. Mais on y retournera avec les récits eschatologiques qui fleurissent sous le calame de certains prophètes.

*Le loup habitera avec l'agneau, le léopard s'accroupira avec le chevreau.
Le veau et le lionceau seront ensemble et un petit garçon les conduira.
La vache et l'ourse paîtront ensemble, leurs petits auront le même gîte.
Le lion comme le bœuf mangera du foin.
Le nourrisson jouera sur le nid de l'aspic...*

(Isaïe, XI, 6-8)

Comme nous avons quitté depuis longtemps l'époque des origines et que nous ne sommes pas encore rendus, loin s'en faut, à celle que décrit Isaïe, nous allons maintenant nous concentrer sur les temps intermédiaires entre ces deux bornes en soulignant d'abord un premier paradoxe : comment un peuple réputé nomade et éleveur, donc un grand consommateur de petit bétail devant l'Éternel peut-il se concevoir comme primitivement végétarien ?

La réponse à cette question nous obligerait à de longs développements exégétiques qui nous écarteraient assez loin de nos propos. Disons, en substance, que c'est YHWH lui-même qui, par ses prêtres, donnera le ton et imposera, dans un même jugement les modes alimentaires et même

1. Pas question ici, naturellement, de raviver le faux débat qu'on a voulu prêter aux évêques du Concile de Mâcon en 585 sur la question : les femmes ont-elles une âme ?

2. Voir par exemple « Prologue du tournoi "Céréale contre Menu-bétail" », in, Jean BOTTÉRO, Samuel NOAH KRAMER, *Lorsque les dieux faisaient l'homme*, op. cit., pp. 511ss.

vestimentaires de l'humanité avec la même efficacité que McDonald's, Coca-cola et Levi Strauss réunis.

Dans un premier temps, lorsqu'Adam et Ève ont découvert leur nudité, après avoir consommé le fruit défendu, ils se vêtent naturellement d'un pagne en feuilles de figuier, soucieux d'obéir à l'interdiction tacite de tuer un animal. Mais peut-être faute de pouvoir, au sens littéral, leur remonter les bretelles, YHWH leur confectionne des vêtements de peau. Puis, dans un second temps, il refuse les oblations de Caïn, le cultivateur, pour leur préférer l'odeur des viandes grillées que lui offre Abel, le pasteur, avec les conséquences que l'on connaît.

Ainsi, l'entrée dans l'histoire est marquée, pour les animaux, par un changement radical des hommes à leur égard. Non contents d'être les « aides » de l'homme, ils deviennent également la base de leur alimentation et de leur habillement. La faute du premier couple lui donne droit de vie et de mort sur le règne animal... qui va devoir également endosser d'autres fonctions.

4.2. Le monde des bêtes sauvages

Avant de pénétrer davantage dans cette histoire conjointe, autrement que par le mythe, il importe de rappeler que chaque époque, chaque civilisation secrète sa propre perception des êtres et des choses. Nous vivons dans une société qui a, d'une certaine manière, réalisé la mission qui fut confiée à Adam : l'homme domine désormais sans partage sur tout ce qui pullule et fourmille dans les cieux, sur la terre et même dans les eaux. Non content de dominer, il use aussi de sa puissance pour réduire en esclavage un certain nombre d'espèces et pour un faire disparaître davantage encore.

Car les animaux n'ont plus, pour se défendre, que les armes que la nature leur a léguées (griffes, crocs, venin, corne...) mais celles-ci pèseront de moins en moins face aux colossaux moyens de destruction que l'humanité se donnera progressivement comme jouets. Désormais, la Terre n'est plus qu'un seul et même écosystème dont l'homme est l'unique régent, sans pour autant toujours bien mesurer la portée de ses actes.

Les rapports que nous entretenons avec le monde animal sont donc totalement recomposés à travers ce prisme. Ils relèvent, au mieux, de l'affectivité (animaux de compagnie), de l'exotisme (documentaires animaliers) ou de... la gastronomie. Au pire, ils sont simplement les objets involontaires et dociles d'une exploitation économique dont ils sont à la fois les produits et les producteurs.

La science et la technique largement stimulées par le profit ont désenchanté le monde.

L'homme de l'Antiquité ne perçoit pas de cette manière le lieu où il vit. Pour les Hébreux, le jardin d'Éden était bien loin derrière eux et y retourner n'était pas plus leur réalité quotidienne qu'elle n'est la nôtre. Le monde qui s'étalait autour d'eux était l'antithèse du nôtre : chaque lieu de civilisation y était perçu comme « un jardin au milieu du désert »¹. En d'autres termes, les espaces des hommes constituaient autant de parcelles de Cosmos éparpillées dans un monde de Chaos, un archipel d'ordre dans une mer de désordre.

Et ce monde de désordre, ils ne le maîtrisent nullement.

C'est le domaine des bêtes sauvages. Celles-ci avaient, à leurs yeux, des pouvoirs magiques encore supérieurs à ceux dont la nature les avait déjà largement gratifiées et face auxquels les armes des hommes manquaient encore souvent d'efficacité. Et ce chaos enserrait étroitement villes et villages. L'Israélite pouvait, à tout moment, se trouver face à un prédateur : les frères de Joseph justifient la mort de celui-ci auprès de leur père en évoquant une rencontre inopinée avec un fauve et en agitant devant Jacob, une chemise souillée de sang². Même rencontre, avec un lion cette fois, pour Samson³. Mais pour l'occasion, les vêtements de ce dernier ne souffriront guère de la confrontation, beaucoup moins en tout cas que le lion lui-même, que Samson se contente, d'une façon presque débonnaire, de déchirer le fauve en deux comme s'il s'agissait d'un jeune chevreau.

1. Albert DE PURY, *Homme et animal Dieu les créa*, Éditions Labor et Fides, Genève, 1993, p. 27.

2. *Genèse* XXXVII, 31-33.

3. *Juges* XIV, 5-6.

Mais n'est pas Samson qui veut et, généralement, l'homme s'en tire beaucoup moins bien que l'animal dans ce genre de confrontation.

En outre, les limites entre les deux mondes étaient mouvantes, quelle que fût la puissance des fortifications dont les villes s'entouraient. Les fouilles ont montré, sur une forteresse comme Megiddo qui domine la route entre l'Égypte et la Syrie et dont les murailles sont légendaires, que la ville a été vingt fois reconstruite entre le IV^{ème} et le I^{er} Millénaire... pour être finalement abandonnée au IV^{ème} Siècle avant notre ère. Et ne parlons pas des villages, qu'on déserte plus fréquemment encore au gré des aléas économiques, politiques ou climatiques¹.

La Bible confirme d'ailleurs cette éphémérité des implantations humaines, même s'il s'agit ici d'une prophétie et non d'une réalité :

*Le hibou et le hérisson en prendront possession, la chouette et le corbeau y résideront [...].
Dans ses tours monteront les ronces, dans ses forteresses les orties et les épines.
Ce sera la demeure des chacals, le domaine des autruches.
Les chats sauvages rencontreront les hyènes et le satyre interpellera son voisin.
Là se posera Lilith, elle y trouvera le repos.
Le serpent fera son nid et pondra...*

(Isaïe XXXIV, 11-15)

La liste n'est pas close mais, outre les animaux dont certains figurent parmi les plus patibulaires de la création, on notera la présence, parmi ce bestiaire, de deux démons particuliers :

– le satyre, que l'on est plus habitué à rencontrer dans la mythologie grecque est, ici, une extrapolation du mot hébreu שַׂעִיר [sá'ír] ayant littéralement le sens de "velu" ;

– Lilith, que nous avons déjà rencontrée, est une démons nocturne d'origine babylonienne, connue, si l'on peut dire, pour hanter les lieux déserts et dont le nom לִילִית [lîlîit] est étymologiquement lié au mot לַיְלָה [layelâh] signifiant "nuit".

Ce texte est donc éclairant à deux égards. Outre le fait qu'il illustre la fragilité des constructions humaines, il associe animaux sauvages et démons. Et, de fait, c'est tout le bestiaire qui hante les lieux désertés par l'homme qui est ainsi thériomorphe.

Pour préciser davantage cette image d'un monde de chaos où surnageraient des parcelles de cosmos, nous pourrions dire que les lieux où vivent les hommes sont soumis à la protection de leur(s) divinité(s) tutélaire(s), qui tiennent à distance les forces du néant ; l'organisation de l'espace habité n'est rien d'autre que cela, une forme de sanctuaire protecteur.

Le reste du monde est un espace que se partagent d'autres formes de déités, confuses mais toujours menaçantes pour l'homme qui s'y aventure, comme pouvait l'être Azazel par exemple², qui illustre la métaphore du bouc émissaire mais qui constituait la divinité inquiétante qui régnait sur le désert que devaient traverser les Hébreux lors de leur retour d'Égypte.

D'ailleurs, la sémantique hébraïque vient renforcer encore ce sentiment de défiance vis-à-vis des créatures sauvages. Le terme hébreu désignant l'animal est בְּהֵמָה [behémâh]. Comme l'indique sa terminaison, c'est un terme féminin, qui fait donc son pluriel en בְּהֵמוֹת [behémôt] ; or ce mot désigne aussi Behémot, un monstre mythologique vaincu par YHWH au cours de ses combats cosmogoniques³ et qui est traditionnellement identifié à l'hippopotame. Mais il est bien plus que cela dans l'imaginaire hébraïque. La TOB choisit d'ailleurs de le traduire en « Bestial » est cette option est tout-à-fait fondée : voici en effet ce qui est dit de lui.

*Voici donc Béhémot, devant toi ! [...]
Ses os sont des tubes d'airain, ses côtes semblables à des barres de fer.
Il est la première créature des œuvres d'Élohîm, lui qui fut le tyran de ses compagnons...*

(Job XL, 15-19)

Béhémot apparaît comme l'incarnation suprême et mystique de la puissance animale. Sa dangerosité vis-à-vis de l'homme nous est masquée, dans l'imagerie contemporaine, par des dehors

1. Voir Israël FINKENSTEIN, Neil Asher SILBERMAN, *La Bible dévoilée*, op. cit., pp. 171-189.

2. *Lévitique* XVI.

3. *Job*, XL, 15.

patauds et indolents, largement développés dans les documentaires animaliers. Mais aujourd'hui encore, l'hippopotame tue plus d'êtres humains que le requin ou le lion¹, surtout dans le cas où ce dernier se trouve confronté à des adversaires moins bien dotés par la nature que Samson.

Béhémoth est sans doute à classer dans la même catégorie que Léviathan. Ce dernier semble de même nature que le précédent, mais plutôt sur un mode reptilien. Bien connu, sous ce nom-là et sous d'autres encore, dans les mythologies phéniciennes et mésopotamiennes :

La Mère-Abîme, qui avait tout formé, s'accumula des Armes irrésistibles : Elle mit au monde des Dragons-géants, aux dents pointues, aux crocs impitoyables, dont elle emplît le corps de venin, en guise de sang ; et des Léviathans féroces, qu'elle revêtit d'épouvante et chargea d'Éclat-surnaturel, les assimilant ainsi à des dieux.

(Énuma élish I, 133-139)²

La tradition lui attribue sept têtes, des ailes et une férocité absolue³. C'est, comme Béhémoth, un monstre primitif, issu du Chaos primordial lors des grandes batailles cosmogoniques entre les dieux créateurs et les puissances du désordre, dont la Bible a conservé la mémoire⁴ :

Élobîm, mon roi dès l'origine, qui fit des victoires au sein de la terre ! C'est toi qui, par ta force, as maîtrisé Yâm⁵, qui as brisé les têtes des dragons sur les eaux ! C'est toi qui as fracassé les têtes de Léviathan, pour le donner en pâture au peuple des lieux sauvages.

(Psaume LXXIV, 12-14)

Ce sont donc des créatures qui ont hanté l'imaginaire de tout le Proche-Orient, au point que les auteurs bibliques n'ont pu les éliminer. Il est donc logique de leur part d'imaginer que ce fût YHWH qui les avait combattues et vaincues lors de la création du monde. Mais ils n'hésitent pas à les faire réapparaître lorsqu'il s'agira d'affirmer une forme de souveraineté sur les territoires désertés par l'homme. Et, bien sûr, on ne manquera d'ailleurs pas de retomber sur elles lorsque viendra la grande tribulation eschatologique :

Ce jour-là, YHWH interviendra, avec son épée dure, grande et longue, contre Léviathan, le serpent fuyard, contre Léviathan, le serpent tortueux et il tuera le dragon de la mer.

(Ézéchiel XXVII, 1)

On voit nettement ici que, dans l'imaginaire du prophète, Léviathan a été vaincu mais non tué. Cela suppose donc qu'il a été chassé de l'espace des hommes mais continue à hanter les marges du monde. Et nous avons vu que ces "marges" étaient incommensurablement plus importantes que celles qui bornent les lignes de cet ouvrage.

Cette croyance, en tout état de cause, montre de façon éclairante que le monothéisme pur n'est pas de mise à toutes les époques de la Bible. Cependant, la puissance de YHWH contre ces bêtes dangereuses et mâtinées de démonisme peut ponctuellement s'exercer hors de la ville, en particulier contre les serpents. Cette espèce animale fait d'ailleurs l'objet d'une catégorie un peu à part, puisqu'elle apparaît, dès l'origine comme un élément de discorde entre le créateur et la créature, puis entre les créatures elles-mêmes. C'est d'abord le seul animal parlant en son nom propre.

Dans la logique biblique, c'est le serpent qui pousse Adam et Ève à la désobéissance en les engageant à goûter au fruit de l'arbre de la Connaissance du Bien et du Mal. Première faute, première punition, le cycle est enclenché. Mais cette première rupture pousse à l'exclusion de l'homme du jardin d'Éden. La belle harmonie est rompue, où l'homme assurait une régence bienveillante sur tout le règne animal et végétal. Rompue peut-être aussi parce que, au-delà de la consommation du fruit défendu, Adam a renoncé à cette régence en obéissant aux injonctions du

1. Sources internet : futura.sciences.com.

2. Traduction et commentaires, Jean BOTTÉRO, Samuel Noah KRAMER, *Lorsque les dieux faisaient l'homme*, op. cit., p. 610.

3. Voir Daniel FAIVRE, *Mythes de la Genèse, genèse des mythes*, op. cit., pp. 30-36.

4. Certes, il n'apparaît pas dans les récits de la *Genèse* mais dans les deux autres poèmes de la création, que l'on trouve dans le *Psaume CIV* et en *Job XXXVIII-XLI*, qui présentent une version nettement plus violente de la création, plus proche aussi que les versions que l'on trouve sur les rives des Deux-Fleuves.

5. Ce terme signifie littéralement "Mer". Il est employé ici comme un nom propre.

serpent. Car dans un monde où le religieux est la règle de tout, désobéir à un dieu, c'est obéir à un autre. Ce n'est pas pour rien si le serpent tentateur sera, plus tard identifié au diable. L'obéissance aux injonctions du serpent où s'incarne une forme de divinité rivale est alors perçue, par les auteurs, comme une manière d'abjurer YHWH.

Est-ce lui qui, directement ou non, se manifeste lorsque les serpents du désert attaquent les voyageurs ? Nous ne pouvons bien sûr répondre à cette question autrement qu'en rappelant qu'à cette époque, l'insécurité est permanente dès que l'homme s'aventure dans le désert.

Et lorsque la tradition fait remonter les Hébreux d'Égypte sous la conduite de Moïse, elle pose sur leur route de redoutables combattants herpétomorphes : les שֵׂרָפִים [*seraphîm*]¹.

Alors, YHWH envoya contre le peuple des serafîm et ils mordirent le peuple. Un grand nombre mourut parmi le peuple d'Israël. [...]

Moïse intercèda pour le peuple et YHWH dit à Moïse : « Fais-toi un sâraf et attache-le à une hampe ! Quiconque aura été mordu et le regardera vivra. »

(Nombres XXI, 6-8)

Leur nom vient d'un verbe שָׂרַף [*sarap*] signifiant "brûler" et qui pourrait donc être traduit par « brûlants ». Le mot "serpent" n'est jamais prononcé à leur égard, mais tout le monde s'accorde à les reconnaître comme tels, peut-être la transcription hébraïque de l'*Uraeus* égyptien². Ils mordent les hommes, qui meurent instantanément et Moïse obtient de YHWH qu'il lui permette de construire un totem, sous la forme d'un serpent d'airain, permettant de guérir instantanément des morsures infligées par les "brûlants".

Cet épisode présente un extraordinaire intérêt pour la question qui nous préoccupe, car il constitue la base d'un renversement complet de l'appréhension du serpent. Tout d'abord, les *seraphîm* n'apparaissent pas comme des habitants du désert, même s'ils en présentent toutes les caractéristiques, car ils sont envoyés par YHWH pour punir le peuple d'avoir murmuré contre lui. Ils apparaissent donc, non comme mus par leur simple volonté, mais obéissant à une injonction divine. À ce titre, ils ne peuvent être assimilés au désordre.

Mais l'épisode a une suite. Une très longue suite. Le totem en question sera déposé ensuite au sein du Temple de Jérusalem sous le nom de *Neboushtan*. On le consulte pour guérir les morsures de serpents et son culte est tellement tenace que le roi Ézéchias (716-687) décide de le mettre en pièces, car il faisait de l'ombre au dieu d'Israël qui devient de plus en plus jaloux. L'unicité cesse d'être partageable.

Mais le pouvoir de guérisseur prêté au serpent est resté. Pour les hommes de l'époque, venin, maladie, mort ne s'enchaînaient pas avec la même causalité naturaliste qu'aujourd'hui. Il y avait du magique, dans ce processus, de l'intelligible à l'entendement humain. Aussi trouvait-on des modes d'explication différents, mais tout aussi satisfaisants pour l'esprit. L'apport des animaux, même des pires, était bon si l'on savait le maîtriser. Ou plutôt s'il s'exerçait en des lieux organisés et sous la tutelle d'une divinité protectrice. Car cette tutelle ne concernait pas seulement les êtres humains qui y vivaient, mais également les animaux et même les choses, à commencer par les remparts qui les protégeaient du monde extérieur.

En d'autres termes, le venin devient un moyen de soigner lorsqu'il est manipulé dans un lieu protégé par YHWH. Mais rendu à son état sauvage, dans la poussière du chaos, il retrouve totalement son pouvoir létal.

Quant aux *seraphîm*, le monothéisme, faute de pouvoir les éliminer, va les domestiquer en deux temps. Ils seront syncrétisés au sein de la très complexe angéologie biblique³ avant d'apparaître comme de débonnaires angelots, joufflus et fessus, qui décorent aujourd'hui encore la plupart des églises catholiques et qui, sous le nom de séraphins, ont perdu la totalité de leur malignité.

1. Voir Daniel FAIVRE, *L'idée de dieu chez les Hébreux nomades*, op. cit., pp. 24-27.

2. Ohtmar KEEL & Christophe UEHLINGER, *Dieux, déesses et figures divines*, éditions du Cerf, Paris, 2001, pp. 268-270.

3. *Isaïe* VI, 1-7.

Ce passage par les différentes faces du serpent et ce retour dans l'espace habité nous permet maintenant d'aborder le cas des animaux qui y vivent et pour lesquels les choses semblent un peu plus conformes à nos propres modes de pensée, du moins en apparence.

4.3. Les animaux « repères » des hommes

En effet, en se rapprochant de l'homme, l'animal n'est pas pour autant sécularisé. Il reste étroitement intégré dans la sphère religieuse – comment, d'ailleurs, pourrait-il en sortir ? – mais d'une manière radicalement différente de celle de ses congénères sauvages.

C'est d'abord le cas du plus puissant d'entre eux, le taureau, qui revient fréquemment dans les modes d'invocation de la divinité d'Israël. Si le culte du veau d'or, qui a donné lieu à beaucoup d'extrapolations, montre en négatif cette représentation taurine de YHWH, il est d'autres signes tout aussi nets : des cornes, par exemple, étaient présentes sur l'Autel de YHWH, comme nous pouvons le voir dans cet extrait :

On immola le taureau devant YHWH. Puis le prêtre mettra du sang sur les cornes de l'autel à parfums à encens dans la Tente du Rendez-vous...

(Lévitique IV, 4)

Ainsi, le taureau est assez étroitement lié à la personnalité de YHWH. On peut en effet lire, dans ces versets qui veulent illustrer la victoire de Joseph :

Mais son arc est demeuré ferme et ses mains légères, grâce aux mains du Taureau de Jacob, grâce aux mains du Pasteur, la Pierre d'Israël.

(Genèse XLIX, 24)

Le terme pour désigner le taureau, אֲבוֹר [‘*avôr*'] a le sens de "puissant", mais il sert également à désigner un taureau¹. La chose n'est d'ailleurs pas très surprenante quand on sait que, durant la période monarchique, un lent processus syncrétique s'est opéré entre le dieu de Jérusalem et la divinité cananéenne ÉL, aux très nombreuses représentations tauriques².

Cependant, une fois domestiqué, l'animal doit répondre aux mêmes exigences rituelles que l'animal humain.

Tu me donneras le premier-né de tes fils. Et tu feras de même pour ton gros et ton petit bétail : pendant sept jours il restera avec sa mère, le huitième jour tu me le donneras.

(Exode XXII, 28-29)

Cette prescription, souvent répétée, semble mettre l'homme et l'animal sous la même contrainte. Et, de fait, en offrant Isaac en sacrifice à YHWH, Abraham doit se plier à l'injonction divine, avec le dénouement que l'on connaît. Mais nous resterons ici focalisés sur l'animal. Tout d'abord, il est bon de rappeler que, dans la perception israélite ancienne, le premier-né représente le meilleur de la progéniture, celui qu'aucun de ses frères ne pourrait jamais égaler. La tête de cuvée, dirait un vigneron.

Obliger l'homme à offrir le meilleur de son troupeau a probablement deux fonctions :

– la première concerne l'homme et constitue un rappel simple et répété que la richesse de l'homme dépend d'abord de la protection octroyée par la divinité ; car la foi antique ne se dit pas avec des mots d'amour mais en termes d'obéissance, de crainte et de soumission ;

– la seconde, moins facilement perceptible, concerne l'animal : en le privant du meilleur de ses fils, l'homme lui rappelle qu'il est désormais sous son autorité, elle-même supervisée par la divinité qui régit sur l'espace où ils se trouvent ; en devenant domestique, l'animal change de maître, humain et divin.

Cependant, les deux fonctions ont en commun de soumettre l'homme et la bête à la seule volonté de YHWH et l'expression souvent utilisée pour désigner la mise à mort sacrificielle est

1. *Isaïe XXXIV, 7.*

2. Voir Daniel Faivre, *L'idée de dieu chez les Hébreux nomades*, op. cit., pp. 86-97.

« rompre la nuque »¹. Or, On évoque assez fréquemment la « nuque raide »² du peuple de l'Exode et ses difficultés à obéir facilement aux commandements divins ; de la même manière, le bœuf peut, par sa seule force brute, se révolter sous le joug. Aussi briser la nuque du premier-né, réellement pour l'animal ou de façon allégorique pour l'homme³, est clairement un signe fort de soumission.

Le bœuf rétif est d'ailleurs soumis au même châtement qu'un homme.

Si un bœuf tue, de la corne, un homme ou une femme, le bœuf sera lapidé. On ne mangera pas de sa chair, mais le propriétaire du bœuf est innocent.

(Exode XXI, 28)

Le propriétaire du bœuf ne devient coupable, au verset suivant, que si son bœuf est connu pour avoir la corne facile et qu'il n'a rien fait pour y remédier. Dans ce cas, l'un et l'autre sont lapidés. Il faut signaler que le fait de ne pas consommer la viande du taureau coupable constitue une autre manière de l'humaniser : ce pourrait être associé à une forme de cannibalisme.

Il faut rappeler que c'est uniquement pour des raisons de commodité que nous utilisons conjointement les mots "taureau" et "bœuf" car, dans les usages hébraïques, les animaux domestiques ne sont jamais châtrés⁴. Ce serait une offense faite à l'injonction de YHWH, « croissez et multipliez » ; dans une version moins monothéiste mais non moins fondée, la castration serait un dangereux défi lancé en direction de la divinité qui, même si elle peut paraître mineure, doit nécessairement protéger l'animal en question.

De la même manière, la loi interdit le mixage des animaux. Par hybridation d'abord⁵, mais la prohibition va beaucoup plus loin puisqu'elle rejette toute possibilité de constituer un attelage avec deux espèces différentes⁶. Cette loi vaut d'ailleurs également pour le tissu. Les raisons, là encore, sont de nature religieuse et tombent sous le sens. Créer une espèce nouvelle en croisant deux autres, c'est faire acte de démiurge, sans le recours à Dieu. Adam a certes été associé, nous l'avons vu, à la création des animaux mais sous le contrôle de YHWH. Pas question, ensuite, de le laisser jouer les apprentis-sorciers.

Enfin, ces prescriptions légales rendent d'abord compte du fait que les animaux domestiques sont précieux et qu'il convient de les soigner, tout comme les esclaves d'ailleurs, afin qu'ils servent le plus longtemps possible. Certains d'entre eux, au moins, sont associés aux serviteurs et bénéficient, comme eux, d'une forme de protection juridique. Le repos du Shabbat, par exemple, est prévu pour que se reposent le bœuf et l'âne, ainsi que le fils de la servante, qui ne vient qu'en troisième position :

Durant six jours, tu travailleras mais au septième, tu chômeras afin que se reposent ton bœuf et ton âne, et pour que respirent le fils de ta servante et l'hôte.

(Exode XXIII, 6)

Le bétail est aussi fréquemment évoqué comme l'un des principaux éléments de la réussite sociale et l'accroissement des troupeaux est perçu comme la marque d'une rétribution voulue par YHWH, dans un monde où le jugement post-mortem est encore en devenir et où toutes les actions, bonnes ou mauvaises, sont sanctionnées immédiatement⁷. L'importance d'un homme se compte déjà à la tête de bétail autant qu'à la lance ou à l'épée.

Cependant, si l'animal peut être assimilé à un domestique à quatre pattes, la distance qui le sépare de l'homme libre est absolument nette. En effet, si l'Israélite ne dédaigne pas de prendre les jolies servantes comme concubines, ou même comme épouses, ce type de contact est radicalement

1. Exode XIII, 13 ; Deutéronome XXI, 4...

2. Exode XXXII, 9 ; XXXIII, 5 ; Deutéronome IX, 6...

3. Nous savons que sacrifice d'Isaac s'est terminé de façon heureuse pour ce dernier, mais des sacrifices d'enfants ont réellement existé en Israël ancien. Voir Daniel FAIVRE, *L'idée de dieu chez les Hébreux nomades*, op. cit., pp. 146-166 et « Abraham, fondateur universel » in Daniel FAIVRE (dir.), *De l'acte fondateur au mythe de fondation*, éditions L'Harmattan, Paris, 2016, pp. 59-65.

4. Lévitique XXII, 24.

5. Lévitique XIX, 19.

6. Deutéronome XXII, 10.

7. Voir Daniel FAIVRE, *Vivre et mourir dans l'ancien Israël*, op. cit., pp. 70ss.

prohibé à l'égard des animaux. L'interdiction de la zoophilie n'apparaît pas une, mais quatre fois dans les codes législatifs¹. Et quand on sait que les lois, dans les sociétés antiques du Proche-Orient asiatique sont essentiellement conçues comme des formes de jurisprudences, on ne peut éviter de penser qu'il s'agissait d'une pratique connue, car on n'interdit pas ce qu'il n'est pas utile d'interdire.

Il est vrai que le texte biblique est peu disert sur les rapports d'affection entre l'homme et la bête. Un texte fait exception, qui mérite d'être cité ici :

Deux hommes se trouvaient dans une ville, un riche et un pauvre. Le riche avait du gros et du petit bétail, le pauvre n'avait qu'une jeune agnelle qu'il avait achetée. Il la nourrissait et elle grandissait avec lui et avec ses fils, mangeant son pain, buvant dans sa coupe. Elle se couchait sur son sein, elle était pour lui comme une fille.
(II Samuel XII, 1-3)

Bien sûr, il n'y a ici que du platonique, d'autant qu'il s'agit d'une parabole mise par YHWH dans la bouche du prophète Nathan, à destination du roi David. Mais nous trouvons, dans ce court extrait des éléments d'une totale modernité. La suite tourne d'ailleurs au drame car le riche offrira la brebis du pauvre en holocauste pour épargner l'une des siennes.

L'affection, l'amour même peut aussi prendre des airs animaliers. Le *Cantique des Cantiques* en particulier nous gratifie d'un certain nombre de métaphores où la stimulation érotique passe par l'évocation d'un bestiaire amoureux : les cheveux de l'amante sont des troupeaux de chèvres, ses dents des troupeaux de brebis tondues, ses seins deux faons... Notons que l'auteur puise aussi assez largement dans le registre fruits et légumes.

*Tes dents sont pareilles à des troupeaux de brebis tondues remontant du bain
Toutes ont des jumeaux et aucune n'est stérile.*

(Cantique des cantiques IV, 2)

Tels des faons, tes deux seins sont frères jumeaux de gazelle.

(Cantique des cantiques VI, 3)

Et dans un registre moins poétique, le prophète Ézéchiël évoque les facilités érectives du cheval (ou de l'âne, les deux variantes existent) pour évoquer l'appendice sexuel des Égyptiens auquel les femmes de Jérusalem ont goûté, selon lui, plus que de raison, méritant ainsi les châtements que le prophète semble prendre un certain plaisir à détailler :

Sa sensualité s'excita pour leurs débauchés, dont la chair est telle la chair des ânes et le membre pareil au membre des chevaux.

(Ézéchiël XXIII, 11, 20)

Mais ici, nous avons quitté le registre de l'érotisme pour entrer dans celui de la pornographie.

Les animaux peuvent aussi rendre d'autres services aux êtres humains. Sans vouloir dresser une liste exhaustive, rappelons simplement que le prophète Élie qui, pour des raisons peu claires, doit s'installer temporairement au fond d'un oued desséché, loin de tout centre habité. C'est donc au sens le plus littéral du mot, qu'il sera « ravitaillé par les corbeaux »² : du pain le matin, selon la *Septante*, du pain et de la viande le soir.

Naturellement, ces volatiles n'agissent pas ainsi de leur propre initiative et se font, pour l'occasion, les instruments de YHWH. D'autres animaux endosseront ainsi ce rôle d'intermédiaire entre la divinité et l'homme. La prise de l'Arche par les Philistins ayant engendré une épidémie parmi eux, ils décident de la rendre et, sur les conseils des prophètes d'Israël, la confient à deux vaches qui, sans aucun guide, la ramènent sans dévier jusqu'en territoire judéen. Le GPS était né. Pour les remercier, les habitants de Beth Shémesh offrirent en holocauste les deux vaches à YHWH³.

L'ânesse de Balaam enfin, fait preuve de plus de discernement que son maître. Voyant un ange que son maître est incapable de distinguer, elle s'écarte trois fois de suite du chemin pour le laisser passer, sauvant ainsi la vie à Balaam. Mais, trois fois, celui-ci lui inflige une correction. Alors

1. Exode XXII, 18 ; Lévitique XVIII, 23 ; XX, 15-16 ; Deutéronome XXVII, 21.

2. I Rois XVII, 1-6.

3. I Samuel VI, 1-14.

YHWH lui donne la parole et elle demande des comptes à son maître. Ainsi, c'est par le biais d'une ânesse, animal peu connu pour sa vivacité d'esprit, que passe la parole divine. Car Balaam, devin mandé par le roi de Moab pour maudire Israël, se rangera dans le camp de Moïse¹.

Cela nous amène donc à la dernière question : pour les auteurs bibliques, les animaux ont-ils une âme ? Le Psaume CIV le laisse clairement entendre, qui est une ode à la création de YHWH. Ce psaume est d'ailleurs souvent associé à l'hymne à Aton, qui est gravé dans la tombe d'Aÿ. Sans aller jusqu'à dire qu'il s'agit clairement d'un emprunt à la littérature amarnienne, ce psaume semble s'inscrire dans une vision idéalisée du cosmos, plus proche d'Éden que de la réalité du moment :

Il fait germer l'herbe pour le bétail et les plantes pour les humains...

Tous attendent de toi que tu leur donnes leur nourriture à temps. Tu la leur donnes, ils la recueillent ; tu ouvres ta main, ils se repaissent de ce qui est bon.

Tu dissimules ton visage, ils sont affolés, ils agonisent et ils retournent à leur poussière.

Tu envoies ton souffle, ils sont créés.

Tu renouvelles la face de la terre.

(Psaume CIV, 14 ; 27-30)

Le mot "souffle", que partagent les hommes et les animaux, est ici rendu par l'hébreu רוּחַ [roûah] que nous avons rencontré au début de ce chapitre.

Cependant, malgré le lyrisme de ce psaume, nous répondrons par l'affirmative à la question posée : oui, pour les anciens Hébreux, les animaux ont une âme, qu'il ne faut d'ailleurs pas consommer, d'où l'obligation de manger une viande vidée de son sang. Les animaux ont une âme, tout comme les montagnes, les sources, les arbres, les puits... Les Israélites, comme tous les autres peuples de l'Antiquité, ne vivent pas dans le même monde que nous : ils vivent dans un monde habité, un monde animé.

Certes, le mot animisme est rarement employé s'agissant de la religion de la Bible, mais c'est probablement une erreur. Le principe de vie – et cela dépasse les simples objets animés – est sensible partout. Le cri d'un chacal, la charge d'un buffle autant que le vent qui soulève le sable du désert sont tous signifiants d'une réalité qui dépasse le simple causalisme naturaliste dont nous les habillons aujourd'hui.

Alors, oui, dans l'ancien Israël, les animaux ont probablement une forme d'âme et le mot hébreu qui la désigne, *néphesh*, est utilisé pour tout ce qui vit. Mais, contrairement au discours de *Qohéleth* qui a introduit cet article, cela n'en faisait pas pour autant des égaux des hommes.

Les sentiments développés par cet auteur sont surtout un signe de son temps. Écrivant vers la fin du III^{ème} siècle avant notre ère, il découvre un monothéisme qui a chassé tous les dieux du panthéon et de la nature, y compris les divinités infernales qui régnaient sur le monde souterrain, qui a accueilli, depuis l'origine, tous les ressortissants de son peuple, y compris les plus fameux. Ce monde est devenu sans espoir puisqu'il sépare radicalement et définitivement l'homme de son dieu.

L'homme mort est donc relégué au rang de l'animal : il n'a plus de religion. Il faudra attendre la révolution théologique préchrétienne qui redessinera un monde des morts aux couleurs de YHWH, avec un paradis et un enfer. Mais exclusivement réservés aux hommes.

L'égalité de l'homme et de l'animal aura vécu.

1. *Nombres* XXII, 21-35.